Jean-Louis VASSALLUCCI

Le souffle du génie à crinière

Les Éditions Sentiers du Livre

© Les Sentiers du Livre, 2023
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous pays.
EAN : 9782754310819

© Dessin de couverture : Maé Vassallucci, tous droits réservés.

Pour tous ceux, d'Afrique, de Marseille ou d'ailleurs,
par qui l'Humanité se grandit.

« La vérité est que j'ai dit tout autre chose : à savoir que le grand drame historique de l'Afrique a moins été sa mise en contact trop tardive avec le reste du monde, que la manière dont ce contact a été opéré ; que c'est au moment où l'Europe est tombée entre les mains des financiers et des capitaines d'industrie les plus dénués de scrupules que l'Europe s'est « propagée » ; que notre malchance a voulu que ce soit cette Europe-là que nous ayons rencontrée sur notre route et que l'Europe est comptable devant la communauté humaine du plus haut tas de cadavres de l'histoire ».

Aimé CESAIRE, « Discours sur le Colonialisme »

Préface

Il en est des contes comme de la vie : il faut être capable de se laisser traverser par le souffle de l'imaginaire qu'ils contiennent pour leur donner tout leur relief et leur véritable dimension.

Cette capacité tient toute entière dans l'évidente acceptation qu'un essentiel est ailleurs.

Cette capacité est celle de l'enfance.

Qui mieux que l'ancêtre nous révèle la valeur du passé de l'enfant qu'il a été, de notre propre enfance. Qui mieux que l'ancêtre nous fait saisir le besoin de transmettre, de conter, pour que nos histoires, petites ou grandes, construisent l'histoire successive de notre généalogie, qui finit elle-même par se jeter dans le grand fleuve de l'Histoire.

C’est autour du fleuve Comoé, devenu cœur du Burkina Faso, qu’inspire et prend son souffle le génie à crinière. Il nous entraîne au vrai d’une relation entre les hommes, la nature et les esprits. Une relation loin des politiques de civilisation de toute crinière et de tout génie. Cette relation n’échappe pourtant pas à l’Europe qui, parmi tous les clans de la Comoé, reste celui qui se découvre le plus gros appétit…

Du haut des tours de la Busserine, ils sont là les descendants, réunis autour du grand-père. L’évocation du passé réchauffe leur présent bien davantage encore que le soleil de Marseille. Le temps de l’esclavage paraît révolu, et pourtant.

Qui sont les esclaves, qui sont les corps sans âme ni passé ?

Qui compte encore sur les esprits, voit le mouvement des génies, discerne l’invisible ?

Celui qui s’arrête pour faire mémoire et raconter. C’est ce que raconte ce livre.

Mais dans la Comoé comme ailleurs, la nostalgie de la paix s'oppose aux injonctions guerrières et font ensemble le signe de l'inéluctable tumulte de la Vie qui se fraye ainsi un chemin entre le poids du destin ou de la tradition, et l'irrésistible appel de la liberté.

Jean-Louis Vassallucci nous raconte dans ce livre une vraie histoire africaine, indissociable de l'Histoire de l'Afrique. Une Afrique solide tant qu'elle tient le compte (le conte ?) de ses racines et qu'elle peut transmettre à ses enfants d'où elle vient. Car elle vient d'un temps où les amis, les alliés, les parents seront toujours plus vivaces que le concept vide de notre Égalité.

Nous les envions un peu. Il suffirait sans doute que nous acceptions tous nos différences pour être unis. Et si vous vous penchez un peu entre les pages de ce livre, vous entendrez peut-être le Grand Daouda Diarra vous susurrer qu'il suffit pour cela de sentir sur vous le souffle du génie à crinière…

Christian DAVY

1.

Quand on ferme les yeux, le monde ne disparaît pas. Certaines choses peuvent même devenir beaucoup plus présentes ! Beaucoup plus … Mais il faut parvenir à se détendre. A se décrisper. A accepter ce que l'on est. En mars 1820, un poil plus proche de la bouche du temps et en s'enfonçant dans nos mémoires, prend vie Daouda « Ba » Diarra. Le Daouda « Ba » Diarra…

Il est écrit qu'il sera un être au destin de légende, mais aussi le père d'Issa et le grand-père d'un encore lointain petit Daouda Diarra. Lequel engendrera le généreux Soundjata, qui donnera vie à Mahdou le Marseillais, lui-même ! Et telle la parole du griot : « Cric-crac et pluie de lumière. Baobab, oui baobab, sur la clairière. Que sous le pagne, sous le pagne de sa mère, la semence touche terre. Couleurs, couleurs. Rires, oui rires. Et lumières. Bonheur pour Daouda. Clarté et chaleur. De belles et longues heures. Cric-crac et d'heures claires ».

Daouda « Ba » Diarra est destiné à devenir lui aussi conteur et commerçant, comme son père et le père de son père. C'est pour ça qu'il arrive les yeux ouverts. Pour prendre immédiatement le relais ! « Son épreuve pourrait être d'apprendre à clore ses paupières, pour aller puiser en lui-même et explorer l'âme commune à tous les vivants » dit un Vieux.

« Sans doute », répond respectueusement la mère de l'enfant. « Quand même, il n'est pas impossible qu'il ait d'emblée toutes les qualités ! », feint de s'indigner son père. On en rit beaucoup autour de la mère qui tient avec fierté le tonique nourrisson dans ses bras. « Le bébé est grand et très fort. Le commerce des biens utiles lui conviendra. L'art du conte aussi. Il a la voix qui porte ! », constate un observateur avisé …

Et puis « c'est gbuokono sur cette rive du fleuve Comoé ! », s'émerveille un voisin. Gbuokono, ce jour magique où débute une nouvelle semaine sur la plaine. « Excellent présage pour toute entrée dans la vie ! Meilleur encore pour un Dyoula ». Parce que le gbuokono, c'est sou-

vent le jour du marché. Les paysans de la Comoé ne doivent en aucun-cas blesser la terre-mère avec leurs dabas ou tout autre instrument en métal. Sous peine de devoir sacrifier a minima une vigoureuse poule blanche ; jusqu'à un grand bouc bien cornu pour les récidivistes ! Et, en-cas d'agression délibérée, les esprits pourraient même exiger une contribution beaucoup plus lourde pour calmer leur irritation …

Les Anciens s'excusaient donc scrupuleusement auprès de leur daba de la négliger tous les cinq jours : « Petite houe, ne m'en veux pas, ce pacte qui nous dépasse est juste ; je te garderai donc à la ceinture pour aller m'approvisionner au marché ou tirer les mauvaises herbes à la main ». Heureusement, les agriculteurs redevenaient les rois de la terre les quatre jours suivants … « Ma daba, le second, troisième, quatrième et cinquième matin sur la plaine, safian, nafuon, djaban et tantansan, tout le monde repartira cultiver avec entrain les champs collectifs. Et ce sera aux Dyoulas d'attendre patiemment quatre jours, avant de revenir sur la place publique manier les mots, leurs outils à eux ... ».

Cette première semaine de mars 1820 restera dans la mémoire de la région comme une période de grande fête, cric-crac, emportée par un courant d'air odorant. Les fleurs sont écloses ! Plusieurs conteurs réputés se sont déplacés pour toucher le front du nouveau-né. Les petits balafons mandingues ont tous été sortis des coffres familiaux en bois précieux et minutieusement nettoyés, parfois juste pour deux accords, toujours clairs et sincères. Au moment des plus fortes chaleurs, des danseuses turkas, le corps oing d'essences enivrantes, ont fait un passage très remarqué dans la cour, tant la poussière qu'elles soulevaient montait en colonne jusqu'au soleil et leurs tremblements faisaient vibrer le sol.

Cinq jours durant, un fin pollen saupoudré sur ses cheveux gris, l'habile Pertiou, maître musicien karaboro, a rythmé les gestes du clan Diarra avec son balan, un splendide balafon à 19 lames. Et toute une soirée la mélodie du meilleur flûtiste gouin du Niangoloko est venue se mêler aux ondes saccadées du balan. Pertiou Diao, les yeux fermés, mais la bouche souriante, est resté accroupi contre un muret, en distribuant des notes joyeuses et des clins d'œils musicaux aux enfants. Des centaines de visiteurs, soucieux

de se signaler à la famille de Daouda, ont laissé toutes sortes de présents et de bonnes paroles. Des spectacles improvisés ou parfois programmés, et de discrets rituels se sont enchaînés du matin à tard dans la soirée.

Tandis que devant la porte de la maison Diarra, sur le rythme ensorcelé du balan et dans le plus grand recueillement, pour ne pas troubler le bébé, sont passées des cohortes d'esprits blafards encore imprégnés de l'humidité de l'impérial fleuve Comoé et de la douce rivière Léraba. Des spectateurs attentifs auxquels le nouveau-né sait déjà qu'il rendra des comptes précis et destinera ses sacrifices jusqu'à la fin de ses jours. Car certains initiés peuvent jurer qu'au premier souffle de vie nul n'est dupe des raisons pour lesquelles un morceau d'âme a été extrait de l'éther et incorporé à sa chair. Ouvrir de nouveaux débats avec les esprits. Prolonger leur œuvre sur la matière. Assurer la continuité d'un lignage… Aux yeux d'un minuscule nouveau-né, tout ce qu'il faudra ensuite redécouvrir par une longue initiation relève pour un temps de simples évidences !

Cric-crac ! Que veulent dire ces mots ? Et pourquoi danser à suer toute l'eau et le sel de son corps ? Jouer de la

musique qui répète et répète des rythmes aussi haletants que la respiration d'un buffle ? Faire d'interminables libations entre amis ? Hein ? Ou encore, passer son temps autour d'un feu de bois à écouter et observer le conteur peindre l'immensité de l'univers à ses couleurs ? Voilà qui donnera à réfléchir à un explorateur venu d'Europe et dénommé Heinrich Barth, dans une trentaine d'années. Avec sa méthode germanique et la scientificité de son époque …

Cric-crac et bouffées de joie ! Daouda « Ba » Diarra, lui, apprécie tout ça, sans attendre et avec intensité. Les visiteurs radieux ! Les âmes des ancêtres ! Les esprits plus encore… Parce qu'il y a un cercle qui lie tous les êtres. Un tourbillon qui mélange les instants de vie pour en faire le temps du monde. Pas la durée du petit monde des conquérants. Non ! Celui-là n'est qu'apparences ornées de drapeaux et de frontières. De sagaies. D'appropriations. De fragments de vanité … Non ! Le Monde, lui, a tout son temps parce qu'il se suffit à lui-même. Modestement. Sans exclusivité. Dans une coopération fluide entre ceux d'en-haut, d'en-bas ou d'à-côté…

Cric-crac ! De cette fluidité crépusculaire dont un pêcheur imbibé de vin de palme se sait traversé, alors qu'il n'attrape rien… Et que, penché sur la rivière Léraba, il croise le regard curieux de ce gros poisson jaune quasi amphibien. « Passe librement ton chemin l'ami, susurre le pêcheur. Ton cri rauque à l'heure de l'agonie ne sera pas de mon fait tantôt, ni pour aujourd'hui, ni pour demain. C'est sûr ! Je reviendrai peut-être une autre fois mais lointaine. Lointaine. Oh oui ! ». Et d'entendre, mêlé au grondement de la cascade, la grande satisfaction d'un génie sirénien habitué à ces eaux rieuses. Lui-même friand de ces quelques gouttes de sève qui perlent des rôniers au petit matin …

Tourbillon. Tourbillon. Si c'est gbuokono à la saison des pluies, fais ton marché et rentre méditer. Ton épouse préférée, celle dont le pagne est ajusté à ta main, a peut-être un message affectueux à te délivrer. Tu peux aussi te reposer, c'est possible ! Enfin, si c'est la saison sèche, prends tes aises. Il y a sans doute un mariage ou une fête quelque part. Convoque tes esprits familiers, demande leur où ça bouge. Rends aux griots, aux danseuses et à tes amis ce qu'ils t'ont apporté le jour de ta naissance. Et ce qu'ils t'apporteront chaque fois que tu en auras besoin.

Et puis. Et puis. Ta durée n'est ni longue, ni brève. Elle glisse, immuablement. Comme les fleuves. Toujours là. Jamais la même eau. Qui pourtant revient avec la pluie. Arrose les esprits et la terre. Fait pousser une graine … En 1820 ou les années d'après. Qu'importe. Mais bon. Cette année là, c'est bien. Akagni ! Akagni ! Des balafons. Des flûtes. Des danses tremblées. Du vin de palme … Cric-crac, rien de fondamental ? Non, bien sûr. Pas pour l'éternité. Qui n'a que faire au fond de la vacuité des parcours humains. C'est évident. Mais quand même un peu. Un peu, oui, pour l'équilibre d'un lieu, même loin de Ouagadougou, de Marseille ou de Bamako. Et d'un moment, même fugace.

2.

« Papa, viens vite, il faut absolument que tu vois ça ! Depuis mars, ils en ont passé plusieurs épisodes à la télévision. Viens, je te dis. On sait que regarder la télévision t'énerve et irrite tes yeux de lynx. Que l'Afrique n'y apparaît jamais dans sa générosité et la grandeur de ses traditions. Et qu'il faut que tu remontes tous ces étages à pieds parce que l'ascenseur est une boîte où tu ne veux pas risquer de mourir étouffé … Mais là, le héros s'appelle Yao. Oui, Yao ! Un Yao comme il n'y en a que dans le Karaborola ! Vrai de vrai. Allez, monte voir ça. Tu vas me dire que 1969 est décidément une belle année, j'en suis certain ».

« Oh oui, Soundjata, mon fils. Moi, Daouda Diarra fils de Maître Issa et descendant de Daouda Ba lui-même, je te dis que 1969 est une année que Yao va nous rendre meilleure que d'autres sur cette rugueuse terre de France ! Marseille m'en est témoin, ce jeune Karaboro a le visage d'un

courageux guerrier, bien attentif aux murmures qui remplissent les forêts africaines. Il vengera l'assassinat de son père s'il faut ça pour rétablir un équilibre plus fidèle avec la nature. C'est sûr. C'est écrit. Le sang, aussi terrible soit-il, se justifie parfois ! Et je regarderai le prochain épisode et tous les autres pour le vérifier ».

« Saches, mon fils, que les forces têtues qui fécondent les grands arbres, la terre et la création toute entière, ne permettent pas que des équilibres justes soient trop longtemps rompus. Elles finissent toujours par lutter contre. C'est aussi vrai qu'un homme ne s'endort pas sur les malheurs qui ont frappé sa famille ou sa terre. Ah non ! Tous les Marseillais blancs, noirs et des horizons les plus lointains, découvriront à travers le miracle de l'ORTF la façon dont les génies de notre mystérieuse Comoé agencent les rapports humains. Parce que ça, mon fils, c'est une petite ouverture carrée sur la brousse des limbes ; au plus profond de laquelle le vin de palme devient un élixir qui irrigue les cœurs et les oreilles, pour les rendre sensibles au chant des esprits ».

« Oh, oui, mon Soundjata, l'année 1969 marque pour nous une sorte de nouveau départ. Encore un ! »